

— Sur l'heure.

— J'abandonne donc ma protégée à vos charitables consolations. Adieu ma chère, et à charge de revanche.

— Adieu, Pauline, je vous rendrai compte de ma mission."

Et madame Vernon, au lieu de prendre le chemin de son hôtel, se dirigea vers la demeure de la pauvre ouvrière. Dix années avaient passé, élémentes et légères, sur la tête de Camille ; elle avait gardé, avec l'élégance de la jeunesse, cette expression de calme et de candeur qui donnait du charme à son visage, et la chaste atmosphère dans laquelle elle vivait avait conservé la beauté intérieure qui se reflétait sur son front. Active comme la charité, elle arriva promptement à la maison qu'elle cherchait ; elle traversa un obscur corridor, et se mit à gravir un escalier qui déroulait dans l'ombre son interminable et noire spirale. Arrivée au sixième étage, elle poussa une petite porte et se trouva dans une mansarde dont l'unique fenêtre ouvrait sur un mélancolique horizon de toits et de cheminées ; les murs de cette chambre étaient nus, et elle ne contenait d'autres meubles qu'un lit de sangle, une petite couchette d'enfant, une vieille malle en cuir jaune, une table boiteuse, quelques grosses chaises et un réchaud dans la cheminée. Sous la fenêtre était placé un métier sur son ouvrage, tirait l'aiguille avec une ardeur fébrile, une application malade. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, elle leva les yeux, et à l'aspect d'une dame en mantelet et en chapeau de velours, elle se leva précipitamment. Ces deux femmes, l'une riche et honorée, l'autre plongée dans le délaisement et le malheur, se regardèrent un instant, puis tout à coup, comme si un fluide mystérieux les eût poussées l'une vers l'autre, elles s'avancèrent... Camille ouvrit les bras, et la pauvre ouvrière s'y jeta en pleurant amèrement.

— C'est donc vous !... dit enfin madame Vernon, vous que j'ai tant cherchée, tant pleurée !... C'est donc vous enfin, Stéphanie !

— Et c'est vous, répondit Stéphanie d'une voix entrecoupée, vous que j'ai méconnue, vous que j'ai tant offensée ! Mais vous savez la faute, et vous voyez le châtime !

— Ma fille, tout peut être réparé ; ne pensons plus au passé... vous retrouvez une mère, une sœur, et moi je trouve, je l'espère, une amie ?

— Oh ! oui. La réflexion m'a éclairée sur votre caractère ; alors je vous ai connue, je vous ai regrettée, je vous ai aimée.

— Ah ! sans doute, je ne vous aurai pas traitée avec assez de ménagements... j'ai eu des torts, peut-être.

— Aucun. Vous étiez bonne comme la mère que j'avais perdue.

— Mais quelle est votre position ?

— Je suis veuve, avec un fils. Et j'ose à peine vous demander... mon père !

— Il vit, il est en bonne santé ; et vous avez ma chère Stéphanie, une sœur et deux frères.

— Oh mon Dieu ! je vous remercie ! Mon père vit, il est heureux ! ce mot me console de l'oubli et du malheur où je suis plongée. Et maintenant, écoutez en peu de mots mon histoire. Je ne pourrais, sans rougir, vous retracer les préventions que j'avais conçues contre vous à l'époque où vous de-

vintes la femme de mon père ; je vous haïssais sans savoir pourquoi, et il suffisait qu'un avis, un conseil, me vinsent de vous pour que je m'attachasse à les repousser. Vous aviez désapprouvé la recherche de M. de Brunière ; votre blâme, si juste qu'il fût, agit en sens contraire sur un jugement pervers ; vous souteniez la demande d'un autre, en conséquence je la rejetai. Je quittai mon père qui venait de me proposer ce mariage honorable, avantageux, auquel s'attachait l'amitié et la bénédiction de ma famille, et, poussée par un mouvement fatal, j'écrivis à M. de Brunière... Une femme de la maison secondait cette misérable intrigue. Vous savez ce qui se passa. M. de Brunière ne me comprit que trop bien... Je quittai le toit paternel, et autorisée par mon âge et par les lois, je contractai ce mariage funeste, mais je portai au pied de l'autel la colère de mon père, qui appelait sur moi la vengeance de Dieu. A peine mariés, Léonce réclama le bien qui me revenait du chef de ma mère : ce procédé me blessa, car il devait m'aliéner tout à fait l'estime et l'affection des miens. Hélas ! ce n'était que le commencement de mon épreuve. Une partie de cette fortune fut dévorée par le jeu, car mon mari m'avait conduite aux eaux de Bade, où je trouvais, au milieu des plaisirs et des fêtes, mille angoisses et mille humiliations. Vous aviez dit vrai ; j'avais perdu l'amour de mon père, le respect du monde, et je n'avais pu fixer le cœur de celui à qui j'avais tout immolé. Une jalousie amère, un regret profond, une crainte mortelle de l'avenir déchirèrent mon âme, et lorsque nous quittâmes cette ville de plaisir, j'y laissai mes illusions de femme, et une partie de cet or pour lequel on avait feint de m'aimer. A Paris, mon mari m'installa dans un petit appartement d'un quartier éloigné, et se mit, avec une espèce de frénésie, à chercher les plaisirs au milieu d'un monde étrange, où je ne pouvais ni ne voulais le suivre. Ma vie était déplorable ; presque toujours seule, je subissais dans les courts moments que m'accordait mon mari, tous les caprices d'une humeur surexcitée par le jeu ; bientôt, aux peines de cœur, aux tourments que me causaient d'indignes rivalités, joignirent les inquiétudes d'argent, les soucis de l'existence matérielle. Oh ! combien alors je songeai à vous, à vos conseils, à ces avis prudents et maternels qui avaient tenté de m'éloigner du précipice où un déplorable aveuglement m'avait lancée ! Je vous connus alors, et j'appréciai votre généreuse conduite ; mais, quels que fussent mes remords, je n'aurais pas osé me montrer aux yeux de mon père. A quoi bon, d'ailleurs, lui offrir le spectacle d'un malheur sans remède ? J'abrège ce récit : en peu d'années mon mari dissipa notre fortune, et pauvre, délaissé, vieux avant l'âge, il revint vers moi... j'étais mère alors... Pendant mes longs jours de solitude, j'avais eu le bonheur de réfléchir et de me tourner vers le Dieu qui éclaire et pardonne : je résolus donc d'embrasser courageusement ce devoir si rude que j'avais préféré aux plus douces obligations. Je travaillai : travaux d'aiguille, écritures, copies de musique, tout me fut bon. En ne me rebutant, pourvu que je parvinsse à gagner la nourriture de mon mari et de mon enfant ; j'étais tour à tour ouvrière, garde-malade, nourrice et berceuse... Au bout de deux ans, je reçus la seule consolation que je pusse ressentir, ce fut de voir mon mari résigné, soumis, adorer le Dieu qui le châtiât : il mourut dans ces sentiments. Peu de temps après, frappée moi-même, je